

TELE OBS
LE NOUVEAU CINEMA
10/12 PLACE DE LA BOURSE
75081 PARIS CEDEX 2

Tel: 01 44 88 34 34
20/26 SEPT 2001

(Hebdo)
NN -0048311844-

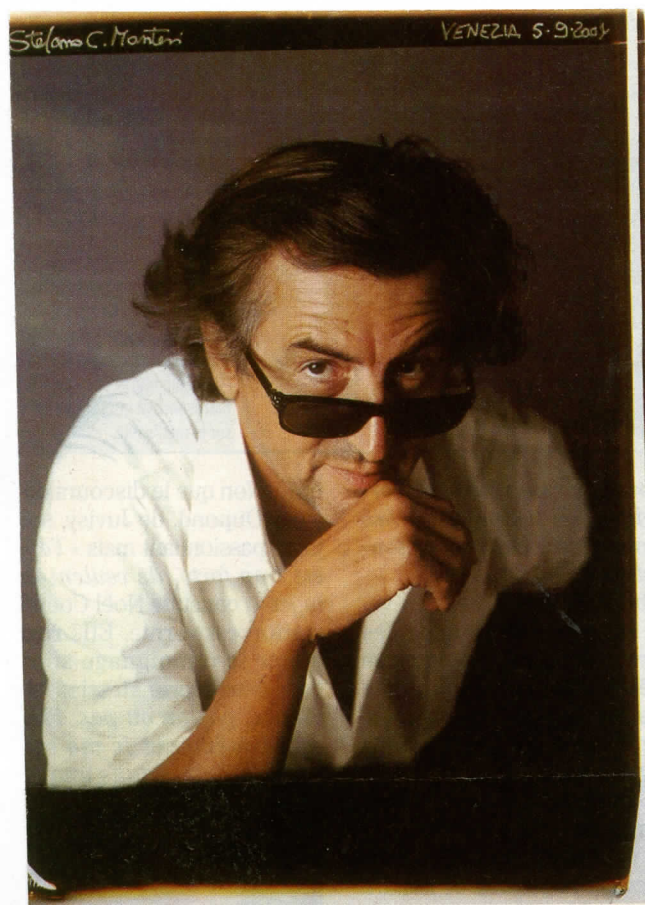


l'Argus de la presse PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

Cinéma à l'affiche

“Seul l’art est capable de faire le deuil de la guerre”



Un film coup de poing, « Bosna ! », en 1994, puis un livre, « le Lys et la Cendre », en 1996 : jusqu’à la fin de la guerre en Bosnie, **Bernard-Henri Lévy** s’est engagé dans la lutte active aux côtés des Bosniaques et a démontré la responsabilité des grandes puissances. Cinq ans après, le philosophe défend le très beau film de Danis Tanovic, « No Man’s Land ». Entretien.

“No Man’s Land”
de Danis Tanovic

TéléObsCinéma. – Vous avez réalisé « Bosna ! » en 1994 et effectué, depuis, de nombreux séjours à Sarajevo. **Connaissez-vous Danis Tanovic ?**

Bernard-Henri Lévy. – Je l'ai croisé à plusieurs reprises durant le tournage de « Bosna ! » sans qu'on se parle vraiment. Tanovic était cameraman. Il a filmé énormément d'images d'actualité. Des images dont je me suis d'ailleurs certainement servi dans la partie archives de mon propre film. Pendant quatre ans, il a crapahuté dans les tranchées, archivé la mémoire de la guerre avec une abnégation incroyable. Il a vécu une longue saison dans l'enfer de la mémoire vive. Et aujourd'hui, six ans après, tout se passe comme s'il avait été touché par la grâce, la vraie, celle de l'Art. Je pense qu'une bonne partie de l'intelligence extraordinaire de son film vient de ce qu'il a vécu. La mémoire de la guerre de Bosnie est en lui, sur lui. Il a stocké sa chaleur maligne. C'était la meilleure des propédeutiques pour réaliser un film comme « No Man's Land ». Mais après vient l'Art, c'est-à-dire cette œuvre magnifique.

« No Man's Land » prend beaucoup de distance par rapport aux événements. C'est presque une épure.

– La grande surprise du film, c'est l'humour. La vraie distance, c'est celle-là. Connaissant la biographie du réalisateur, c'est un tour de force, un acte de courage.

Mais peut-être aussi l'œuvre du temps... – Est-ce le temps qui décante les choses et permet par exemple à ce film d'exister ou est-ce, au contraire, ce film qui décante l'horreur et lui permet de s'éloigner ? Je crois que ni le temps ni l'histoire ne permettent de faire le deuil des guerres. Seul l'art en est capable. L'art est la seule manière de tenir les spectres à distance, de les empêcher de venir réclamer leur dû inacquitté. Jusqu'à « No Man's Land », la guerre de Bosnie n'avait été transformée ni en roman ni en film. L'art n'avait pas rattrapé le réel. Il ne l'avait pas absorbé. Et la guerre restait comme un fantôme brûlant. « No Man's Land » va permettre d'entreprendre ce travail de deuil, comme l'ont fait avant lui, et pour une autre guerre, « le Chagrin et la Pitié » par exemple et « Shoah ». Le temps ne passe pas tant qu'il n'existe pas d'œuvres qui le remettent à sa place. Et donc ce n'est pas parce que le temps a passé que ce film a été fait mais parce que ce film est fait que le temps va finir par passer.

A Sarajevo, où il a été récemment projeté, le film a effectivement reçu un accueil formidable. « Nous avons enfin le sentiment que justice est faite », disaient certains spectateurs... – Pour eux, c'est une libération. Spinoza distingue les passions tristes et les passions positives, vitales. « No Man's Land » est un film qui tourne le dos aux passions

tristes, au ressentiment, à la mélancolie. C'est son autre force.

Et qui condamne de manière implacable l'attitude des organisations occidentales... – Avec beaucoup de justesse. Tous ceux qui ont rencontré le personnel onusien de Zagreb, Belgrade ou Sarajevo, ceux qui ont vu les Casques bleus à l'œuvre, ces soldats kafkaïens qui étaient là non pour empêcher les morts mais pour les compter, non pour empêcher les obus de tomber mais pour en consigner la trajectoire dans de grandes archives de l'inutile, tous ceux-là savent que ça se passait exactement comme ça. La peinture que Tanovic fait de l'ONU est impeccable. Le portrait qu'il fait de la presse – obscène, voyeuriste et utile, les trois à la fois – aussi. Sans la presse, sans l'acharnement d'une poignée de reporters, la guerre serait tombée dans le trou noir de l'indifférence absolue.

Que pensez-vous des rapports qu'il établit entre les deux communautés, serbe et bosniaque ? – Parfait. Ce sont vraiment les mêmes, avec cette espèce d'ivresse de la petite différence qui rend la haine si grande. C'est quand les hommes sont les mêmes, à epsilon près, qu'ils se déchirent avec le plus de violence.

C'est une réalité que vous décriviez déjà dans « Bosna ! ». – Oui, mais je trouve que Tanovic le fait mieux. Quand j'ai tourné « Bosna ! », j'étais